

Tarek Lakhrissi, Alibi futuriste

Joan Grandjean

Number 123, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grandjean, J. (2019). Review of [Tarek Lakhrissi, Alibi futuriste]. *Espace*, (123), 78–79.

Tarek Lakhrissi, *Alibi futuriste*

Joan Grandjean

CAMÉLÉON CLUB

LA GALERIE CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

NOISY-LE-SEC

2 FÉVRIER –

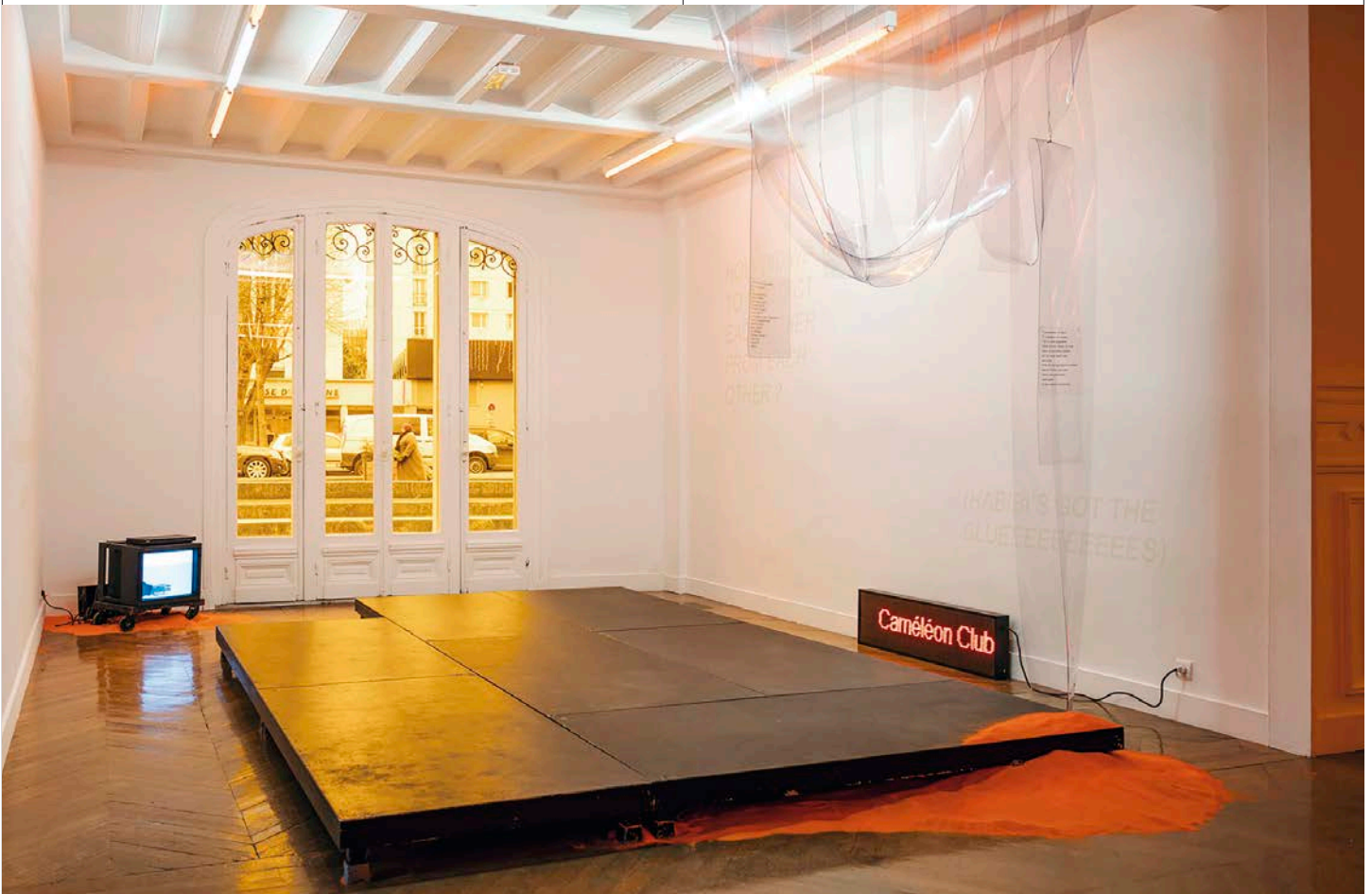
30 MARS 2019

La première chose qui frappe en arrivant devant le centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec est cette étrange lumière soleil couchant qui émane des ouvertures du bâtiment de la fin du 19^e siècle. Les tonalités chaudes et hypnotisantes des néons colorés et des filtres recouvrant les fenêtres allouent à cette étrange maison, seule rescapée d'un bouleversement urbain, une allure étrange. S'il y a déjà un fort contraste avec les façades des grands ensembles caractéristiques de la banlieue parisienne des années 1980 qui l'entoure, ce dernier est de plus amplifié par la grisaille hivernale. C'est au sein de ce paysage urbain que Thomas Conchou a réalisé la première exposition personnelle de Tarek Lakhrissi. Pendant une année de résidence, l'artiste a entamé une recherche en envisageant la banlieue comme un ailleurs futuriste. Il s'empare ainsi du genre de la science-fiction et écrit un premier chapitre, sous la forme d'une exposition et d'un court-métrage, dans lequel adviennent des situations sur la base d'une futurité racisée *queer* émancipatrice¹.

À l'intérieur de la bâtisse, Tarek Lakhrissi développe sa démarche plasticienne et poétique dans un ensemble performatif et théorique qui rassemble autant des œuvres antérieures que d'autres créées pour l'occasion. La plupart de ces dernières sont *in situ* : c'est le cas des néons orange et des filtres qui recouvrent les fenêtres évoquées plus haut; le sol est, en outre, parsemé de tas de sable coloré intitulés *Homeland I, II, III et IV*. Tout en faisant écho à l'ailleurs saharien d'où est originaire la famille de l'artiste, le sable garde subtilement les empreintes des visiteurs et se disperse au rythme de leurs pas. Au centre de la première salle, des plateformes amovibles noires sont dédiées aux « caméléons » et rassemblent le « Tout-monde » d'Édouard Glissant dans le cadre de plusieurs interventions : il y eut les performances de Ghita Skali et de Sorour Darabi; des entretiens et des ateliers de réflexion que l'artiste a menés avec l'écrivaine et sociologue Kaoutar Harchi, l'auteure Claire Finch et la metteuse en scène Karima El Kharraze; des concerts et DJ Set qui rendent enfin hommage à de célèbres clubs connus pour avoir accueilli des communautés en marges. Les murs et les piliers de l'exposition sont recouverts de fragments textuels. D'après Thomas Conchou, ce sont des :

[...] effets de traduction, de transition, maîtrisés ou balbutiés, [qui] entendent faire pression sur le langage à partir d'une expérience subjective et marginale, constamment remise en perspective et rebattue par le jeu de l'énonciation².

En intervenant dans les cinq espaces, ces performances langagières abordent le basculement idiomatique entre le français, l'anglais, l'arabe et l'argot. Cette thématique est en outre traitée dans la vidéo *Hard to Love* (2017) qui avait auparavant été projetée dans le cadre du prélude



de la Baltic Triennale 13 à Vilnius (Lituanie). D'autres fragments textuels de l'artiste, mettant en valeur les minorités dans un style châtié, sont imprimés sur des lanières en PVC transparent (*Threshold I et II*, 2019) et sur une étoffe de lin accrochée à une base en acier (*After the Party*, 2019). Un ventilateur la fait danser et donne à la poésie de Tarek Lakhrissi un mouvement que seul le hasard de la mécanique contrôle. Deux vidéos, *The Hologram* (2018) et *Les Derniers Seront Les Premiers* (2019), sont posées à même le sol sur des tas de sable en dessous d'une pyramide de socialisation en laiton (*Social Pyramid*, 2019). Elles documentent les zones multidimensionnelles du réel tout en introduisant quelques-uns de ses habitants : la première évoque le quotidien d'une danseuse des cités alors que la seconde montre la poétesse marocaine Rim Battal qui décrit son rapport à la voyance à partir d'une théorie scientifique définissant le monde en deux dimensions. L'ensemble structure le parcours des visiteurs et les invite à passer d'un espace à un autre afin de pénétrer dans un *topos* commun, tropique, en jachère, afin de vivre une expérience où les contours du réel sont réarticulés par la langue, l'espace et les identités.

La visite s'achève avec le court-métrage *Out of the Blue* (2019) projeté dans une alcôve dissimulée par d'épais rideaux noirs. Dans cet envers sombre de l'exposition, un rang de sièges de cinéma invite le visiteur à s'asseoir en face du dernier opus de Tarek Lakhrissi. Le court-métrage met en scène Sorour Darabi, Anissa Kaki, Cherry B. Diamond et Chouaïb Arif dans un Noisy-le-Sec futuriste. L'histoire débute dans un cinéma où les jeunes artistes font partie des survivants d'un rapt extraterrestre qui aurait essentiellement touché les classes dominantes. La menace passée, Mejda, le personnage principal de cette histoire, se lance dans une mystérieuse quête initiatique qui sera développée dans une exposition à venir.

Ce corpus d'œuvres convoque différentes sciences-fictions que l'artiste adopte et adapte pour aborder la notion de seuil. Le titre de l'exposition fait par ailleurs référence au Chameleon Club — un club *queer* de Dayton dans l'Ohio — qui est « une sorte d'antichambre, un lieu d'entre-deux, instable, qui serait un espace de potentialités et d'utopies³ ».

Pour cette exposition, Tarek Lakhrissi oriente, cette fois, sa démarche en intégrant des dimensions futuristes afin de mettre en exergue ce qui est à la lisière du réel. Dans ce *res nullius*, il réalise un bricolage anthropologique de la périphérie. Ses recherches sont accompagnées d'innombrables références issues des arts et de la culture — nous reconnaissons notamment la démarche du seuil de Sophia al-Maria dans le *Gulf Futurism* et l'influence d'Octavia Butler et de l'*Afrofuturism*, mais également l'ailleurs utopique *queer* de José Esteban Muñoz ou l'approche conceptuelle plastique de Félix González-Torres. Ainsi, sa démarche semble « rouvrir le futur et redonner prise à l'espérance⁴ » afin de « défaire la tyrannie du présent ». L'anticipation de Tarek Lakhrissi n'est donc pas une anticipation planificatrice et n'enferme pas l'avenir dans une prison conceptuelle, c'est plutôt un faubourg futuriste où l'espace est structuré par une imagerie moléculaire et sa réversibilité sémiotique dont « la consistance est appelée à prendre corps⁵ ».

1. Le concept temporel de futurité renvoie à un à-venir qui est structuré collectivement. Au-delà du temps chronologique, ce concept insiste sur une épaisseur sociale et individuelle plus riche qui rend possible un devenir en commun. José Esteban Muñoz, *Cruising Utopia: The Then and There of Queer Futurity*, New York, NYU Press, 2009.
2. Thomas Conchou, « queer speeches language breaches », Tarek Lakhrissi « Caméléon Club », Journal de l'exposition, Noisy-le-Sec, La Galerie CAC, 2019, p. 2.
3. Tarek Lakhrissi, « entretien avec Christelle Oyiri », *i-D*, 14 février 2019. [En ligne] : <https://i-d.vice.com/fr/article/yw8bvj/entre-poesie-et-science-fiction-tarek-lakhrissi-va-faire-beaucoup-de-bien-au-monde-de-lart>
4. Jean Baschet, *Défaire la tyrannie du présent, Temporalités émergentes et futurs inédits*, Paris, La Découverte, coll. « L'horizon des possibles », 2018, p. 211.
5. *Ibid.*, p. 215.

Joan Grandjean est doctorant et assistant à l'Université de Genève. Depuis 2017, il travaille sur une thèse de doctorat sous la direction de la professeure Silvia Naef qui s'intitule : « Et si... des "futurismes" arabes en l'histoire de l'art ? » ancrées dans le champ disciplinaire de l'histoire de l'art contemporain, ses recherches se consacrent à l'étude d'un phénomène esthétique « futuriste » qui apparaît dans la création arabe depuis le début des années 2000.

Nicolas Baier, *Nervure's Path*

Marie-Ève Charron

**ARSENAL CONTEMPORARY
NEW YORK
5 MARS –
18 AVRIL 2019**

Pour le philosophe Mark Alizart, il y a une métaphysique de l'information :

Loin, écrit-il, d'être un outil à notre disposition, une chose, une machine, l'information est un milieu, le milieu qu'est le monde, et qui se produit lui-même, à travers nous. Un nouvel holisme est donc rendu possible par l'informatique, une nouvelle mécanique céleste, ou plutôt une « informatique céleste », une nouvelle circulation des étants de ce monde, reliés les uns aux autres par leur commune nature informationnelle¹.

La séduisante analyse du philosophe reconnaît à Hegel d'avoir été le premier à formuler cette « ontologie informatique », y repérant, dans ses écrits, que « [...] l'Être en tant qu'Être est information, et que l'information se trouve à tous les étages de la vie, de la nature, de la pensée, de la société, donnant de ce fait au monde une unité². »